

BABEL ET PENTECÔTE

CONDITIONS ET MODES DE COMMUNICATION

Jean PUCELLE (Poitiers)

Dégagés de leur contexte biblique, les épisodes de la « confusion des langues » et de la Pentecôte, sous leur forme contrastée, expriment symboliquement les deux pôles entre lesquels se meut la communication : *fermeture* ou *ouverture*. Qu'est-ce que comprendre ? Un acte original impliquant une dualité surmontée ; cette dualité persiste quand on parle la même langue ; seulement elle passe inaperçue. Elle n'est jamais aussi saisissante que quand on parle deux langues et qu'on ne se comprend pas : on est mis au pied du mur, et on doit faire retour sur soi ; pour franchir la séparation il faut réinventer le langage. Quelles sont les conditions de la communication ? — L'appartenance à une même communauté linguistique ; ou la possibilité d'un passage d'un système linguistique à l'autre, lequel suppose l'existence d'un fond commun, l'unité de l'esprit humain. Ce cas à son tour se dédouble suivant que le langage est de type mathématico-logique ou poétique.

I

Tout se joue sur le thème du Même et de l'Autre, ou de l'Identité et de la Différence : on est, ou on n'est pas, du même groupe linguistique. Mais il se trouve que ce qui nous unit nous sépare : les (a) communiquent entre eux, mais non avec les (b). Deux cas se présentent alors : 1) celui de langues *apparentées*, ce qui permet un passage plus ou moins facile, car il y a osmose, cousinage. 2) celui de langues *hétérogènes*, avec cloison étanche ; alors c'est la coupure. D'une manière générale, dès qu'il y a dualité, il faut un *apprentissage* (le bilinguisme, trilinguisme, etc. n'est qu'un cas particulier).

Il y a des conditions ethniques ou géographiques plus favorables que d'autres au plurilinguisme : certains peuples (peuples errants) ou individus (apatrides), certaines nations ont une vocation au plurilinguisme,

soit par leur formation composite, soit par leur position géographique (pays-carrefours) : Pays-Bas, Suisse, pays d'Europe centrale en enclaves parmi les groupes german, slave, etc. Mais cela ne change rien à la nature de l'apprentissage et au fait de l'intercompréhension en tant que tels. En effet, dans tous les cas, se comprendre exige qu'on aille au-devant de l'autre, qu'on se place dans son univers mental, et cela, qu'on parle ou non deux langues différentes. L'intentionnalité de « vouloir comprendre » ne change pas essentiellement de nature suivant qu'on parle ou non la même langue, elle a seulement des obstacles d'inégale difficulté à franchir. L'intention d'ouverture ressortit au *cœur* ; mais elle en appelle à une identité d'*esprit*.

D'autre part, sous *les langues*, il y a *le langage*, c'est-à-dire qu'il y a un fond sous-jacent à toutes les langues, ou une *sphère spirituelle* dans laquelle elles baignent. Quels que soient la structure, le système morphologique, le matériel phonétique, les procédés sémantiques, et malgré le caractère conventionnel de toutes les langues constituées, le passage de l'une à l'autre est toujours possible par l'intelligence humaine. Comme le dit H. Delacroix : « Il y a un esprit humain ». De sorte que, dit-il encore : « N'importe qui peut acquérir toutes les langues à partir de n'importe laquelle d'entre elles. »

Il importe ici de distinguer soigneusement l'acte de *traduire* et celui de *comprendre* une autre langue. Le premier laisse subsister la dualité et juxtapose au texte original un équivalent ; le second consiste à se transporter dans l'autre sphère linguistique en refusant de traduire. Qui traduit se résigne à l'altérité, qui comprend autrui dans sa langue se déplace pour aller chercher autrui sur son propre terrain. Traduire exige, sans doute, outre la science et le talent, une grande humilité intellectuelle, et elle est éminemment formatrice, en particulier parce qu'elle révèle au traducteur les subtilités et les difficultés de sa propre langue. Reste qu'elle consacre le fait du « babélisme » en y remédiant par l'artifice des correspondances plus ou moins heureuses. En outre, et comme dans le dialogue avec interprète, elle substitue à une situation à *deux* une situation à *trois*, en ajoutant aux interlocuteurs un *médiateur*. Il en est de même au fond quand un auteur se traduit lui-même, car alors il se dédouble en auteur et traducteur.

L'intervention des « traducteurs à casques » et des « machines à traduire » introduit-elle des données nouvelles dans le problème philosophique ? Elle n'en modifie pas au fond la nature ; elle se borne dans le premier cas à mécaniser la traduction en la rendant quasi-instantanée et simultanée à l'émission du message original ; mais outre que la traduction est hâtive et approximative, ce procédé, en durcissant la relation à trois, ne fait qu'enfermer davantage chaque participant dans *sa* langue. Quant aux machines, on peut dire, sans doute, que leur pratique, en imposant la recherche d'un « langage de référence », distinct de la « langue de publication » (puisque tout repose sur le principe du « codage » et

du « décodage », des processus d'« entrée » et de « sortie », ce qui suppose la « programmation »), elles ont provoqué une refonte de la linguistique générale, la pratique ayant ici devancé la théorie ; et elles ont, du même coup, fait entrer les anciens projets de langue universelle dans le domaine des réalisations effectives. C'est considérable au point de vue des relations humaines, internationales, scientifiques, diplomatiques : avec de tels équipements, on ne peut plus falsifier les dépêches. Pourtant, encore une fois, l'usage de la technique laisse subsister le fait fondamental : outre que son emploi reste ultra-exceptionnel (seules quelques grandes puissances peuvent posséder ces machines), les machines ne font que perfectionner la fonction médiatrice qui est le principe de tout langage. Le « babélisme » de base reste intact ; il constitue même le postulat initial sans lequel l'entreprise de traduction serait sans objet.

II

Peut-être convient-il alors de nous tourner vers d'autres aspects du problème : 1) en nous interrogeant sur les *types de situation* qui peuvent se présenter ; 2) en nous demandant quel est, dans le fait de se comprendre, la part de l'esprit et celle du cœur ?

1) Soit deux interlocuteurs en présence qui parlent deux langues différentes. Ils ont à leur disposition différents procédés :

- a) Si *chacun parle* la langue de l'autre, ils ont le choix, et une *double* possibilité d'échange ;
- b) Si *l'un d'eux* seul parle la langue de l'autre, ils n'ont pas le choix ;
- c) Si *chacun ignore* la langue de l'autre, ils peuvent avoir recours à une *tierce* langue :
 - soit langue étrangère vivante,
 - soit langue morte (latin),
 - soit artificielle (espéranto).

S'ils n'ont aucune de ces ressources, et s'ils ne veulent pas se contenter d'un affreux *sabir*, mélange de mots des deux langues, sans syntaxe, il leur reste une solution acceptable, souvent pratiquée dans les congrès :

- d) Si chacun connaît suffisamment bien la langue de l'autre pour la *comprendre* sans être capable de la *parler*, chacun parle dans *sa* langue ; et l'on se comprend.

Or, il est clair que ces différentes solutions donnent des situations de types distincts, d'inégale valeur, et répondant à des motivations notablement différentes : si, ayant le choix, je parle la langue de mon interlocuteur, ce peut être un aveu de faiblesse (le vaincu parle au vainqueur) ou c'est reconnaître que sa langue est culturellement supérieure ; mais ce peut être de ma part une politesse, ou la preuve de ma supériorité de culture : je connais mieux son pays qu'il ne connaît le mien. Le transfert

de l'entretien dans une tierce langue peut élargir l'horizon intellectuel, en mettant les interlocuteurs à égalité, et en les obligeant également à universaliser leur pensée sur un terrain neutre ; etc.

2) Plus profondément, les conditions intellectuelles de l'échange ne sont pas seules en cause ; il y a celles de la sensibilité, la fermeture de la haine, du mépris, de l'indifférence, la résignation à ignorer... N'incriminons pas le langage alors que le mensonge est dans notre cœur : si les hommes de Babel ont cessé de se comprendre, ce n'est pas parce qu'ils parlaient déjà plusieurs langues, mais parce qu'ils nourrissaient un dessein d'orgueil et que l'orgueil divise ; *ils se sont mis* à ne plus parler la même langue. La confusion des langues est l'effet et non la cause : « leur cœur s'était endurci ». Les hommes *se sont aperçus* qu'ils parlaient des langues différentes, comme Adam et Eve, dans la Genèse, *se sont aperçus* qu'ils étaient nus. Avant, ils l'étaient, mais ils ne s'en apercevaient pas. Et dans la Pentecôte, au contraire, la pluralité des langues n'est plus un obstacle à l'amour et à la compréhension. *Les langues ne divisent que ceux qui sont déjà divisés*. Nous nous heurtons ici à un fait premier : pour comprendre autrui, il faut le désirer, le vouloir. La souffrance de ne pas comprendre alors qu'on le voudrait est une expérience digne de considération. Shakespeare l'a exprimée d'une manière inoubliable dans une scène de son Henry IV (1^{re} partie, III, 1) quand, devant son mari, Lady Mortimer chante une chanson en gaélique en s'accompagnant de la harpe. Il comprend les baisers de Lady Mortimer, non sa langue ; mais il brûle de l'apprendre, attiré par le charme indicible du dépaysement... C'est que l'acte de parler est un acte humain spécifique, émouvant par lui-même en dehors du sens perçu, parce qu'on *sait* que cela veut dire quelque chose. Il nous a été donné de l'éprouver lors d'un congrès. A la séance de clôture, les délégués remerciaient le comité chacun dans sa langue, selon l'usage. Se tournant vers un Japonais, le président dit : « Bien que personne ici ne la comprenne sans doute, ... M. X va s'exprimer dans sa langue ». Le Japonais se leva, et prononça gravement quelques paroles, à des auditeurs improbables. Elles furent écoutées avec respect, et avec une émotion très spéciale, comme si c'était là le langage humain à l'état pur, appel qui ne trouvait comme réponse qu'une bonne volonté désarmée.

III

Cela nous amène à une dernière considération, qui, à la vérité, les domine toutes, peut-être, c'est que tout langage se meut entre deux pôles : celui de l'intelligence pure et celui de la sensibilité ; mathématique et poésie. Et il va sans dire que, dans chaque éventualité, le mode de participation est bien différent. Le langage dépouillé des mathématiques ou

de la logique est le cas-limite d'un message réduit exclusivement à la fonction d'*information* ; il ne comporte pas en principe de déchet et son contenu *intentionnel* passe exhaustivement. Mais, au pôle opposé, le langage poétique qui admet une frange d'indétermination, comporte une *aura*, un *halo d'expressivité* qui dépasse l'intentionnalité stricte. Dès lors, on ne peut évidemment parler de la communication dans le même sens : il faut que les sensibilités soient branchées sur la même « longueur d'ondes » pour que le message passe. Or, en dehors du langage du type mathématique, tout langage humain comporte des résonances affectives qui, de près ou de loin, l'apparentent au langage poétique.

La conclusion est double : 1) Tout échange se meut entre les deux situations-limites de la fermeture (Babel), et de l'ouverture (Pentecôte). 2) L'ouverture elle-même, outre qu'elle comporte des *degrés*, donne lieu à deux modes de communication qui diffèrent peut-être en *nature*, tout langage oscillant entre le pôle mathématique et le pôle poétique.